

Alievtina Hervy<sup>1</sup>

## Les savoirs ne viennent pas de nulle part !<sup>2</sup>

Comme l'analyse Silvia Federici dans son ouvrage *Caliban et la sorcière*<sup>3</sup>, pouvoir se réapproprier son corps à travers une série de pratiques passe également par la nécessité de se réapproprier des savoirs en interrogeant leur élaboration. En effet, ce que nous montre l'enquête menée par Silvia Federici sur la transition historique du système féodal au capitalisme, c'est que les conséquences décisives de cette transition sur les corps — tout autant ceux des femmes blanches européennes que les corps des colonisé.e.s, hommes et femmes des Amériques et de la traite esclavagiste africaine — perdurent et se reproduisent à travers l'histoire, à travers les rapports sociaux de production et de reproduction en régime capitaliste, jusqu'à aujourd'hui.

À travers ces rapports sociaux de production et de reproduction, se trouve instauré par les dominants un ordre d'oppression et d'exploitation qui apparaît naturel et dont la légitimité ne semble pouvoir être remise en question. En ce sens, s'interroger sur la manière dont sont produits et élaborés les savoirs permet de rendre visibles de tels processus et de telles logiques.

Pour le dire plus concrètement, si les corps sont précisément le lieu de cristallisation de logiques d'exploitation et d'oppression qui se croisent, il convient de se poser quelques questions.

D'une part, que signifie produire un savoir ? Comment élabore-t-on un savoir et quels liens se tissent entre les savoirs ainsi construits et la réalité sur laquelle ils entendent se fonder ?

D'autre part, si les savoirs ainsi élaborés façonnent en retour la manière dont nous nous rapportons au monde, comment pouvons-nous produire des savoirs qui ne soient pas exclusifs ? Autrement dit, si les savoirs que nous produisons s'inscrivent dans des conditions sociales et historiques particulières, comment produire des savoirs qui n'excluent pas en les invisibilisant des pans entiers du réel ?

Les années 60 et 70 ont vu naître des mouvements sociaux de grande ampleur qui ont mis en cause et lutté contre toute une série d'oppressions hiérarchisant l'ordre existant. Les luttes anticoloniales (avec l'émergence du Black Feminism), les luttes des femmes blanches européennes pour le droit à disposer librement de leur corps à travers les revendications pour

---

<sup>1</sup> Collaboratrice scientifique au Département de Philosophie de l'Université de Liège.

<sup>2</sup> Cette analyse est une version remaniée de l'introduction générale à la première édition du cours « Voir et agir au prisme du genre » organisé par l'ULiège en février 2018, et auquel Corps écrits a contribué sur la question du self-help et de l'appropriation des savoirs.

<sup>3</sup> Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, Paris, éditions Entremonde, 2014.

l'avortement et l'égalité salariale, la contestation de la guerre du Viêt Nam, ou encore les mouvements de mai 1968 en France — pour ne citer que ceux-ci — ont largement contribué à influencer les débats sur de telles questions. Qui produit le savoir, selon quelles logiques, à quelles fins et que prétendent-ils dire du monde qui nous entoure ?

C'est en référence à un tel contexte que se sont développés toute une série de débats qui ont donné lieu à ce que l'on appelle l'épistémologie du positionnement ou épistémologie féministe, ou encore féminisme du positionnement. En anglais, on parle de « Feminist Standpoint Epistemology ».

### **Comment pouvons-nous produire des savoirs qui ne soient pas exclusifs ?**

Cette question a en effet des répercussions importantes sur la façon dont on peut appréhender les expériences multiples et les savoirs à la source des luttes menées sur le terrain politique, dans le champ des féminismes et de la pensée du/des genre(s), jusqu'aux « intersectionnalités ».

Lorsque l'on évoque les « savoirs situés », on pense, bien sûr, au travail de Donna Haraway, à son Manifeste Cyborg, publié en 1984<sup>4</sup>, mais je souhaiterais d'abord évoquer le travail de Sandra Harding. Philosophe et féministe, celle-ci publie en 1986 un ouvrage intitulé *The Science Question in Feminism*<sup>5</sup> (La question de la science dans le féminisme). Dans ce livre, Harding interroge de façon critique l'héritage occidental moderne d'une science dont l'idéal d'objectivité scientifique, sa garantie scientifique, est la recherche d'une neutralité désintéressée. Elle montre que cet héritage occidental d'un idéal scientifique neutre et sourd aux bruits du monde en apparence est pourtant bien le résultat de conditions sociales, historiques, politiques et économiques particulières. Elle montre notamment comment cet héritage apparaît flagrant dans le développement des technologies. Si c'est à Harding que l'on doit la conceptualisation des « savoirs situés », c'est dans le sens où la philosophe articule la question de la production des savoirs aux problématiques du féminisme.

En effet, Harding rappelle dans quel contexte les tentatives pour développer des théories féministes du savoir ont émergé au cours des années 1970. Elle pointe d'abord, comme l'un des facteurs ayant mené au développement de telles tentatives, la frustration rencontrée par les biologistes et les scientifiques dans leurs propres champs de recherches pour y inscrire les femmes, la question du genre et pour en rendre compte. Pour le dire plus simplement, les outils scientifiques (des sciences « dures », ici en l'occurrence, de la biologie), avec leur cortège conceptuel d'objectivité et de rationalité prétendument désintéressée devenaient

---

<sup>4</sup> Donna Haraway, *Manifeste Cyborg et autres essais. Sciences - Fictions - Féminismes*, trad. fr. Nathalie Magnan, Paris, éditions Exils, 2007.

<sup>5</sup> Sandra Harding, *The Science Question in Feminism*, Cornell University Press, 1986.

trop faibles ou inutilisables quand il était question d'intégrer les femmes et le genre pour décrire de telles expériences, de tels vécus.<sup>6</sup>

Cette situation a engendré la nécessité de pouvoir élaborer des savoirs ou une épistémologie féministes qui ne soient pas uniquement à destination des femmes, mais qui incluent au contraire le vécu et les expériences des femmes comme participant au processus de production de savoirs. Le travail de Sandra Harding nous permet de comprendre comment cette prise de conscience a rendu manifeste une logique d'une invisibilisation permanente reproduite par l'idéal soi-disant désintéressé de l'objectivité scientifique à l'égard de pans entiers des rapports sociaux. Dans ce sens, le travail élaboré par Harding a contribué à déconstruire la logique de domination à l'oeuvre dans les concepts de rationalité et d'objectivité scientifique — la position et le point de vue des femmes étant couramment associés à une perspective irrationnelle, voire idéologique, quand il s'agit de revendiquer un positionnement politique féministe. Un des apports majeurs du travail de Harding, à travers la thématization du concept de « strong objectivity » (d'objectivité forte), a ainsi été de démontrer, d'une part, que la reconnaissance d'un positionnement social au fondement de la production des savoirs n'entame en rien les prétentions d'objectivité de ces savoirs. Bien au contraire, il s'agit précisément de définir une conception moins biaisée de l'objectivité dans les sciences. D'autre part, elle a permis de montrer que la possibilité de produire des savoirs féministes, en rendant visible la façon dont se structurent les rapports sociaux, les rapports de force et de pouvoir, constitue un geste dont aucune démarche prétendant à l'objectivité scientifique ne peut se passer. Ce geste, c'est précisément celui consistant à produire une vision plus adéquate, moins biaisée de la société dans laquelle nous vivons. C'est celui qui doit être constamment au coeur de toute démarche épistémologique souhaitant comprendre le monde en vue de le transformer, et en espérant ne pas rendre invisibles par là même d'autres pans de la réalité, par la priorité accordée à certains positionnements, à certaines expériences. C'est sans doute en ce sens que Sandra Harding a pu écrire que produire de la science, c'est faire de la politique par d'autres moyens.<sup>7</sup>

Si le travail de conceptualisation des « savoirs situés » et de l'« objectivité forte » chez Harding nous donne la possibilité de comprendre en partie comment ces débats sur l'épistémologie ont vu le jour, je voudrais aborder un autre aspect de ces débats en proposant un détour par un article de Nancy Hartsock, intitulé « The Feminist Standpoint : Developing the ground for a specifically feminist historical materialism »<sup>8</sup>, paru en 1983. La politologue et philosophe féministe américaine y analyse la division sexuelle du travail comme une ressource fondatrice

---

<sup>6</sup> Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge ? Thinking from Women's Lives*, Cornell University Press, 1991, p. 105.

<sup>7</sup> Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge ? Thinking from Women's Lives*, *op.cit.*, p. 10.

<sup>8</sup> Nancy Hartsock (1983), « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », in Sandra Harding (ed.), *Feminism and Methodology : Social Science Issues*, Bloomington, Indiana University Press, pp.157-180.

pour l'élaboration d'un féminisme du positionnement, à partir des outils théoriques du marxisme.

Dans cet article, Hartsock repart des critiques qui ont été adressées par des féministes au marxisme. Un des points saillants de cette critique consiste à affirmer que les enjeux des luttes pour la libération des femmes ne peuvent simplement être reconduits à un positionnement de classe. Loin de dénier l'importance de ces critiques, Hartsock propose plutôt un élargissement des catégories d'analyse marxistes, en insistant sur la compréhension du positionnement social spécifique des femmes résultant de leur statut dans la division sexuelle du travail et la manière dont celle-ci façonne leurs expériences et leurs vies. Dans un geste similaire à celui posé par Marx vis-à-vis du prolétariat, Hartsock soutient que les femmes, du fait de leur position spécifique dans les rapports de production, possèdent, malgré l'exploitation et la domination qu'elles subissent, une position épistémologique ou épistémique qui les avantage par rapport aux dominants. Comment cela? Les femmes, du fait de leur situation de dominées et d'exploitées, ont précisément accès à une compréhension des logiques soutenant les rapports de domination et de production que les dominants ne peuvent voir. Leur positionnement au sein de la division sexuelle du travail est ce qui leur permet de percevoir et de remettre profondément en cause le caractère apparemment légitime et naturel de l'ordre social aux yeux des dominants.

En ce sens, selon Hartsock, les femmes possèdent bel et bien un avantage épistémique non négligeable sur le plan des luttes et stratégies politiques, par lequel consolider un féminisme du positionnement.

Cet article de Nancy Hartsock apporte un éclairage supplémentaire pour réfléchir à la façon dont nous pouvons produire des savoirs qui ne soient pas exclusifs. Tout d'abord, elle invite à mieux comprendre de quoi il est question lorsque nous parlons de féminisme du positionnement. Le terme « standpoint », bien qu'il puisse être également traduit par « point de vue », implique davantage que l'idée correspondante d'un point de vue singulier qui n'engagerait qu'une subjectivité particulière, qu'une personne à part entière. S'il est question de positionnement, c'est plutôt de position identifiable socialement, et qui puisse contribuer à un ébranlement des rapports de force et à l'abolition du capitalisme. De plus, si l'héritage critique marxiste de Nancy Hartsock peut nous intéresser, c'est aussi parce qu'il permet de soulever de nouvelles interrogations à propos de la traduction de nouveaux avantages épistémiques en nouveaux terrains de luttes et de politiques féministes. En effet, quelles expériences ou vécus des femmes sont ainsi mobilisé.e.s pour un féminisme du positionnement ? En accordant une priorité à la division sexuelle du travail dans cet article, Nancy Hartsock ne nous mène-t-elle pas à adopter une position qui risquerait de généraliser sous le terme de « femmes » un ensemble restreint d'expériences et de vécus ? Et partant, cela ne risquerait-il pas d'invisibiliser d'autres dimensions, d'autres facteurs renforçant les oppressions subies par les femmes ?

Mon intention n'est pas de critiquer l'ensemble du travail de Nancy Hartsock à partir de ce seul article, mais plutôt d'explicitier à partir de celui-ci un certain nombre de problèmes liés au statut que l'on confère à certaines expériences et au privilège épistémique dont les dote au regard des enjeux de libération et d'émancipation au coeur des luttes féministes. Le risque de généralisation autour du terme « femmes » et des expériences qu'il peut recouvrir a justement constitué un des points de la critique adressée au féminisme du positionnement, notamment par Patricia Hill Collins, à l'instar d'autres théoriciennes féministes noires. Dès 1986, Patricia Hill Collins<sup>9</sup> thématise une première fois le concept d'« outsider within » par lequel elle décrit la position à la fois du dedans et du dehors vécue par les femmes noires exploitées comme domestiques (auprès de familles blanches) dans le contexte précédent la seconde guerre mondiale.

À son tour, à travers la thématisation de ce concept, Patricia Hill Collins donne la possibilité de rendre manifestes des expériences vécues, situées socialement, et qui risquent d'échapper à la primauté attribuée à d'autres positionnements. Là aussi, de telles expériences, lorsqu'elles sont prises en compte, viennent complexifier la perception que les femmes blanches européennes peuvent avoir des rapports de domination et d'exploitation. À cet égard, l'enquête menée par Françoise Vergès<sup>10</sup> illustre comment des processus d'exclusion et d'invisibilisation d'autres vécus ont pu se produire dans le passé dans les orientations des luttes féministes. Dans cette enquête, Françoise Vergès rappelle qu'à l'issue de la Guerre d'Algérie, tandis que les mouvements féministes en métropole se rassemblaient autour de l'enjeu de la lutte pour le droit à l'avortement au tout début des années 1970 (dont le fameux Manifeste des 343 salopes), en Outremer, étaient pratiqués sur l'île de la Réunion des avortements et stérilisations forcés.e.s, dont les auteurs n'ont pas été condamnés.

Comme l'exprime clairement la citation suivante de Sandra Harding, l'élaboration d'une épistémologie du positionnement féministe nécessite l'inclusion de positionnements féministes demeurés longtemps invisibles et qui ont émergé grâce aux mouvements de lutte:

« Plusieurs traditions diverses de pensée au sein desquelles les féministes ont analysé la nature humaine, les causes fondamentales des conditions inférieures des femmes, et ce qui devrait être fait pour changer ces conditions génèrent différentes perspectives et problématiques concernant la science, la technologie et l'épistémologie. Les plus importantes d'entre elles sont issues des traditions de pensée et de théorie politique occidentales telles que le féminisme libéral et le féminisme marxiste traditionnel. Nous devrions également inclure dans ce groupe le féminisme afro-américain qui a de profondes racines, comme nous l'apprenons maintenant, dans les luttes des femmes afro-américaines du 19e siècle. Il faut encore y ajouter à présent les féminismes qui se sont développés au cours des mouvements

---

<sup>9</sup> Patricia Hill Collins, « Learning from the Outsider Within : The Sociological Significance of Black Feminist Thought », in *Social Problems*, vol. 33, n°6, *Special Theory Issue*, dec. 1986, pp. 14-32.

<sup>10</sup> Françoise Vergès, *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*, Paris, Albin Michel, 2017.

politiques des années 1960 : le féminisme radical, le féminisme socialiste, ainsi que les féminismes des femmes racisées et marginalisées, tant en Occident que dans le Tiers Monde, certains associés à des luttes de libération nationales »<sup>11</sup>.

Dans le cadre de ces débats sur l'épistémologie du positionnement féministe, Donna Haraway, quant à elle, revient sur les débats agités concernant la critique de l'objectivité scientifique, en portant l'accent, peut-être davantage que ne le fait Sandra Harding, sur la dimension foncièrement « incorporée »<sup>12</sup> de toute démarche scientifique prétendant à l'objectivité. Si Haraway rappelle en effet comment l'objectivité scientifique promue par le patriarcat a durablement induit l'idée que la dimension « incorporée » devait être évacuée de tout savoir scientifique digne de ce nom, cela a eu également pour conséquence de considérer le corps comme une matière simplement inerte, une ressource disponible pour toutes les opérations et démonstrations scientifiques. C'est ce long processus de « passivisation » des corps qui, en quelque sorte, est le point d'entrée, chez Haraway, de ses réflexions sur une possible — et combien nécessaire — objectivité féministe.

Adeptes friandes des métaphores, Haraway propose une métaphore de la vision pour penser et articuler toute une série d'enjeux entre science, épistémologie, technologie et féminisme. Si l'œil des technologies croit pouvoir tout capter, en un seul regard totalisant, du monde et de la réalité, ce faisant, il rejoue par là le mythe de l'héritage moderne occidental d'une objectivité scientifique abstraite de ses conditions sociales et historiques de réalisation et de production. Pour Haraway, cette façon qu'a la technologie de rejouer de tels mythes et de les mettre en pratique n'est qu'une illusion, « un truc divin qui consiste à voir tout depuis nulle part (...) »<sup>13</sup>. Cette vision totalisante évacuant la dimension située corporellement de toute vision a son pendant inverse dans le relativisme, qui croit pouvoir placer sur un même pied d'égalité tous les points de vue.

Face aux dangers de cette illusion véhiculée par les sciences et les technologies, Haraway appelle à voir depuis nos corps, à apprendre dans nos corps pour fonder véritablement des savoirs rationnels, situés et responsables. Elle nous enjoint à voir à partir de notre situation « incorporée », mais dans une perspective résolument éthique et responsable, qui soit capable de réflexivité et qui ne tente pas d'oublier qu'elle voit le réel depuis une situation particulière<sup>14</sup>.

---

<sup>11</sup> Sandra Harding, *Whose Science ? Whose Knowledge ? Thinking from Women's Lives*, op.cit., p. 7.

<sup>12</sup> Donna Haraway, « Savoirs situés : Question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle », in *Manifeste Cyborg et autres essais*, op. cit., pp. 107-140. Je reprends ici le terme « incorporée » choisi pour la traduction française de l'article de Donna Haraway.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>14</sup> Il est important de préciser que la réflexion proposée par Donna Haraway (malgré ce que cette rapide présentation pourrait laisser supposer) ne vise absolument pas à opposer la conception d'un corps « naturel » à un corps devenu « machine » du fait des technologies. Au contraire, Donna Haraway fait un usage critique de la figure du cyborg qui lui permet de remettre en question la prétendue étanchéité de la frontière qui séparerait l'humain de l'animal et de la machine.

Défendre la dimension « incorporée » de tout savoir, c'est, pour Haraway, la seule garantie de pouvoir parvenir à construire des savoirs qui ne succombent pas à la tentation et aux sirènes du « truc divin ». Ainsi que l'écrit Haraway : « Je milite pour les politiques et les épistémologies de la localisation, du positionnement et de la situation, où la partialité, et non l'universalité, est la condition pour faire valoir ses prétentions à la construction d'un savoir rationnel. Ce sont des prétentions qui partent de la vie des gens : la vue depuis un corps, toujours complexe, contradictoire, structurant et structuré, opposée à la vue d'en haut, depuis nulle part et simple »<sup>15</sup>.

Le plaidoyer d'Haraway pour une objectivité « incorporée » suggère alors de faire du corps et du monde non plus des entités passivisées mais bien des acteurs engagés à part entière. À travers la réappropriation de nos corps comme dotés d'une capacité d'agentivité dans la production de savoirs situés, Haraway nous invite également à délaisser la logique d'une identité comme identité à soi-même, c'est-à-dire d'une position qui ne se laisserait plus contester.

L'épistémologie du positionnement féministe constitue donc un horizon ouvert de réflexion critique qui implique de s'interroger sur les conditions politiques, sociales et économiques structurant la production des savoirs. Des savoirs inclusifs seraient en outre des savoirs qu'il est toujours possible de contester à partir de positionnements inédits, invisibles jusque-là. Et ce, pour éviter une homogénéisation réductrice de l'expérience des femmes.

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 125-126.